

CAROL MANN

CHÉRUBINS



& morveux

Bébés et layette
à travers le temps

Pygmalion

Extrait de la publication

CHÉRUBINS & morveux

C'est la première fois qu'une histoire des bébés en Occident se trouve racontée dans un ouvrage destiné au grand public. Les innombrables traités sur la puériculture et l'évolution de la layette permettent de comprendre les changements survenus dans la représentation de la petite enfance, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours.

Emmaillotés à peu près de la même façon pendant des millénaires, ce fut seulement au XIX^e siècle que les petits enfants bénéficièrent peu à peu d'une mode à eux, tendance qui s'accrut au fil des décennies. Aujourd'hui, à six mois, les bébés occidentaux accumulent autant d'objets que, jadis, une famille entière durant toute l'existence de ses membres.

En s'appuyant sur les traités antiques et médiévaux, manuels, pamphlets de l'époque révolutionnaire, revues féminines, qu'ils soient de langue française, anglaise, allemande, russe ou américaine, mais aussi sur des peintures et des enluminures, ainsi que des documents peu explorés jusqu'ici, Carol Mann nous entraîne dans une captivante histoire des mentalités.

Carol Mann est historienne de l'art et sociologue. Elle a écrit une douzaine d'études, notamment chez Pygmalion : *Femmes dans la guerre 1914-1945*.

Pygmalion

Extrait de la publication

CHÉRUBINS & MORVEUX

Bébés et layette
à travers le temps

DU MÊME AUTEUR

Histoire de l'art et de la société (en français et en anglais) :

Modigliani, Thames and Hudson, London, 1980.

Paris in the Twenties and Thirties, Calmann and King, London, 1996.

Paris, Années Folles, Paris, Somogy, 1996.

Sociologie/Anthropologie :

Les Mythes de nos Nippes, Catalogue/Essai sur la mode enfantine, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 1983.

Mode de Vie, Ministère des Affaires Étrangères, Paris-Moscou, 1984.

L'Indésirable Désiré : ces enfants qui nous encombre, Albin Michel, Paris, 1991.

Kucne Amazonke, Les amazones du foyer, la résistance des femmes pendant le siège de Sarajevo, Svjetlost, Sarajevo, 2006.

Femmes dans la guerre (1914-1945), Pygmalion/Flammarion, Paris, 2010.

Femmes afghanes en guerre, Le Croquant, Paris, 2010.

Romans :

La Douceur du Foyer, Seghers, Paris, 1992 ; Presses-Pocket, 1994.

Dorothea von A., Seghers, Paris, 1992 ; Presses-Pocket, 1995.

Une Passion d'Hiver, Calmann-Lévy, Paris, 1993.

Une belle nuit d'août couleur de cendre, Calmann-Lévy, Paris, 1996.

La Naine de Don Diego, Flammarion, Paris, 2005.

CAROL MANN

CHÉRUBINS & MORVEUX

Bébés et layette
à travers le temps



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard-et-Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2012, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN : 978-2-7564-0818-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour mon petit Tom, trop pressé de grandir.
Per Sara e Irene, le nostre piccole principesse.
Kwa adjili ya Herrwin mdogo Kifransa raia wa baadaye.*

INTRODUCTION

De l'apparition de l'Homo Sapiens jusqu'au deuxième millénaire de notre ère, toute naissance a été considérée comme le produit d'une relation sexuelle entre une femme et un homme. À quelques exceptions mythologiques près, ce postulat de base n'a jamais été remis en question. Aujourd'hui, l'arrivée d'un bébé est devenue un processus à géométrie variable et concerne entre deux et sept personnes (voire plus, pour la partie éducative) qui, à titre différent et tout à fait justifiable, peuvent se considérer ses parents. La fonction maternelle, jadis le fait d'une seule femme, peut être décomposée en phases différentes et redistribuée à des participantes distinctes sans lien entre elles. Il en est de même pour l'apport génétique et la fonction du père. Le côté jusqu'ici fondamentalement féminin de la gestation a été remis en question depuis que la grossesse masculine est à l'étude. De plus, les personnes qui élèvent un bébé peuvent être dépourvues du moindre lien biologique avec lui, qu'il s'agisse de célibataires ou de couples hétérosexuels ou homosexuels. L'absence de cette relation directe caractérise les adoptions plénières, mais l'origine et le passé de l'enfant ne lui sont pas toujours inaccessibles. Certes, c'était déjà partiellement le cas dans la société ancienne, où la mortalité maternelle, voire paternelle, était importante. Les bébés étaient parfois

élevés par de lointains parents ou plus rarement des étrangers. Cependant, le principe de filiation demeurerait intact : l'enfant savait d'où il venait et connaissait son histoire personnelle. Ces nouvelles configurations procréatives et familiales – où toute considération du devenir psychique de l'enfant est singulièrement absente – coïncident avec un débat passionné sur la fonction maternelle, ce qui n'est peut-être pas accidentel.

Depuis quelques années, des ouvrages très différents paraissent sur la maternité. Le nouveau millénaire a suscité toute une réflexion sur cette fonction considérée jusqu'ici comme fondamentale pour la continuation de notre espèce. Certes, l'ubiquité supposée de l'instinct maternel chez les primates humains avait déjà été mise en pièces par la philosophe Élisabeth Badinter dans les années 1980¹. Une génération plus tard², cette auteure laisse entendre que la maternité, aujourd'hui, pourrait être une grande source d'aliénation pour les femmes qui ont, à présent, la possibilité de se réaliser de façon plus épanouissante dans d'autres domaines, partagés avec les hommes. De toute évidence, Élisabeth Badinter exprime tout haut ce qu'une partie de la jeune génération des mères nées dans les années quatre-vingt paraît éprouver. La preuve en est la pléthore d'essais écrits par ces femmes auxquels nous reviendrons à la fin du présent ouvrage. Il en ressort que le bébé tant imaginé est l'ennemi de leur vie mondaine et l'intrus dans leur relation de couple. Force est de conclure qu'il vaut mieux laisser cette tâche ingrate à des ménages homosexuels ou des femmes quasiment quinquagénaires qui ont les moyens de profiter des nouvelles technologies de pointe et l'envie de s'ennuyer auprès de leurs rejets...

Quid des bébés ?

Telle était la question que je m'étais posée dans un ouvrage déjà ancien, *L'indésirable désiré : ces enfants qui nous encombre*³.

1. Élisabeth Badinter : *L'Amour en plus*, Paris, Flammarion, 1983.

2. Élisabeth Badinter : *Le Conflit : la femme et la mère*, Paris, Flammarion et Livre de Poche, 2010.

3. Carol Mann : *L'Indésirable désiré : ces enfants qui nous encombre*, Paris, Albin Michel, 1991.

Introduction

Je m'étais préoccupée de la distance affective entre le bébé en tant qu'icône angélisée et la réalité de son vécu, analysée à travers un certain discours populaire et médiatique. J'avais déjà été frappée par l'industrie gargantuesque que suscite la raréfaction du bébé occidental dans une société prospère. J'avais remarqué à l'époque qu'un bébé, durant sa première année de vie, accumulait autant d'objets qu'une famille entière dans la période ancienne. Je n'imaginais pas alors l'ampleur que ce marché devait prendre une vingtaine d'années plus tard, avec la globalisation exponentielle de l'industrie textile dans une société fonctionnant presque exclusivement sur une consommation sans bornes. Aujourd'hui, dès la naissance, le bébé bourgeois occidental secrète, malgré lui, une quantité insensée d'objets presque instantanément périmés.

Dans le présent ouvrage, j'ai voulu poursuivre ma réflexion dans une temporalité plus large, pour tracer les contours d'une histoire des bébés à travers les âges, comme ceux qui sont parus sur leurs génitrices¹. Comment appréhender un domaine où les principaux intéressés ne sont pas capables de s'exprimer, où tout discours est, pour ainsi dire, de seconde main ? J'ai décidé de prendre un angle sociologique et historique, m'appuyant sur une double approche : l'examen simultané de la puériculture d'une époque donnée et de la layette portée par des bébés et jeunes enfants de la naissance jusqu'à environ deux à trois ans, âge qui signale la fin de la crèche en France et l'accès (en principe) à l'école maternelle.

La mise en contexte est importante parce que, si un accouchement se passe sensiblement de la même façon depuis des millénaires, avec des complications récurrentes et codifiées, ce qui suit varie énormément d'une époque à l'autre.

Jusqu'à la libéralisation de la contraception, l'arrivée d'un enfant était loin d'être systématiquement l'heureux événement de l'expression consacrée. Dans les milieux pauvres qui constituaient la majorité des populations anciennes, c'était même le contraire : l'enfance n'était guère vécue comme un état d'innocence paradisiaque. L'amour maternel inconditionnel devenu la norme aujourd'hui n'était pas jugé indispensable : au contraire, l'attendrissement était le signe d'une faiblesse féminine qui ne pouvait que nuire au développement du

1. Dont le plus éminent, Yvonne Knibiehler et Catherine Fouquet : *Histoire des Mères et de la maternité en Occident*, Paris, Montalba, 1980.

bébé. Le souci maternel ne devient obligation qu'au siècle des Lumières, et surtout en France à partir de la parution de l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau en 1762, inspiré par l'Anglais Locke. Des mères aimantes et des pères attendris ont toujours existé et leur comportement a été documenté en tant qu'exception à la règle. Les bénéficiaires de ces attentions étaient plus rares, d'autant que l'éloignement durant les premières années était considéré comme bénéfique, exception faite des héritiers royaux tenus de participer aux fastes de la cour, même emmaillotés. Les bébés des citadins passaient, le plus souvent, les deux à trois premières années de leur vie auprès de paysannes à la campagne payées pour les allaiter et subvenir à leurs besoins.

De nos jours, près de trois quarts des mères de famille travaillent à l'extérieur de leur domicile et payent, tout comme au XVII^e siècle, un substitut pour s'occuper de leur progéniture. Serions-nous revenus, d'une certaine façon, à la situation de jadis, la culpabilité post-psychanalytique en plus ? La société ancienne dévaluait la génitrice (attitude qui subsiste encore aujourd'hui sous d'autres formes), mais la survie du bébé occidental est devenue la norme. Cependant, il continue à être soumis à un modelage social qui passe par le vêtement qu'on lui inflige. Nous en reparlerons en détail.

Aujourd'hui, nous sommes arrivés à une situation opposée qui, à son tour, suscite des questionnements sérieux sinon de graves problèmes. La mère qui n'allait pas spontanément, qui ne montre pas d'élan particulier envers son nouveau-né, est souvent considérée comme étant anormale, voire indigne, d'où les réactions furieuses des jeunes mères actuelles évoquées ci-dessus. Une relation fusionnelle entre la mère et l'enfant est incontournable selon la puériculture populaire d'aujourd'hui, même si le rapport au bébé tient autant de la consolation, de la compensation, de la réparation de traumatismes anciens vécus par la mère que de l'expression d'un instinct de protection pour le nouveau-né. Il a fallu longtemps pour que la dépression post-natale, le *baby-blues*, soit reconnue comme une condition distincte d'un rejet clinique, voire criminel de l'enfant. Cependant, le débat nature-culture n'est pas clos. Les recherches récentes sur l'hormone de l'ocytocine indiqueraient qu'il y aurait un lien direct entre la quantité de cette substance chez une mère

Introduction

et ses réactions envers son bébé. L'on pourra objecter que toute interprétation scientifique est conditionnée, comme tout autre facteur de compréhension, par les attentes de la société qui la reçoit. Ces débats contradictoires ne servent ici qu'à alimenter la complexité croissante qui entoure la venue au monde d'un enfant en Occident, où la démographie ne cesse de chuter.

Qu'en est-il du désir d'enfant ? À travers l'histoire, les bébés naissent à des époques spécifiques, ce qu'on appelle des pics de naissance qui ont lieu à des moments particuliers de l'année. Dans la société ancienne, la plus forte natalité se situait entre janvier et mars, ce qui explique en partie la persistance de l'emballage. La mortalité infantile était souvent causée par les conditions glaciales dans des demeures peu ou pas chauffées, surtout la nuit. Comme on peut le voir dans les tableaux de Breughel entre autres, le climat européen était réellement continental, neige épaisse en hiver et canicule en été, ce qui contribuait également à la mort des nourrissons.

La période de conception correspondait ici à la sortie du Carême, époque de l'année où les rapports sexuels étaient interdits. Dans cette société profondément catholique, malheur à l'enfant né à la Toussaint, surtout s'il était rouquin, donc conçu, selon la croyance populaire, pendant la menstruation maternelle : le bébé infortuné portait à vie les stigmates du péché parental, objet d'opprobre de la part de sa communauté.

À l'époque actuelle, partout en Europe, les parents « font » des bébés durant les vacances d'été et durant les fêtes du Nouvel An. L'arrivée d'un bébé est ainsi l'expression d'une célébration. C'est ainsi que, jusqu'au milieu des années 1990, la majorité des enfants voyaient le jour au printemps, surtout au mois de mai. Plus récemment, les naissances sont programmées pour coïncider avec les vacances d'été auxquelles s'ajoute le congé maternité. Pour toutes ces raisons bien différentes, à toute époque, l'arrivée du bébé est l'expression d'un désir quasiment collectif régi par une temporalité sociale. À cela il faut ajouter l'âge de plus en plus tardif des primipares occidentales, dû à la volonté de consolider une carrière avant de se lancer dans la maternité¹.

1. Selon l'INSEE, l'âge moyen des primipares en Union européenne est de 30 ans.

Les soins du bébé font partie de traditions orales, communiquées d'une génération à l'autre par les mères et les grands-mères des milieux ruraux populaires qui fourniront les nourrices aux classes aisées où on ne s'occupe guère des nourrissons. Ce sont des façons de faire transmises par des gestes des mains, des manières de tenir, d'écouter, d'accompagner l'acquisition de la parole, de la marche. De nombreuses coutumes anciennes sont restées vivaces jusqu'au début du ^{xx}^e siècle dans les campagnes européennes.

Les recommandations des médecins et des moralisateurs depuis l'Antiquité concernant les soins à donner aux bébés ne sont évidemment pas destinées à ces nourrices illettrées, mais à ceux qui les emploient. L'opinion veut que, dans les milieux aisés, les parents soient les moins bien désignés pour assurer l'élevage et l'éducation de leurs jeunes enfants, parce que, justement, ils seraient susceptibles de les aimer aveuglément, ce qui passait être la pire chose qui puisse leur advenir. Même si la pédiatrie en tant que savoir médical spécifique ne surgit qu'au ^{xviii}^e siècle, une pléthore de conseils sont formulés par des spécialistes qui n'ont jamais assisté à un accouchement ou même tenu un nouveau-né dans les bras. Le petit de l'homme est un concept, une larve imbuë du péché originel qu'il convient de traiter en tant que tel et qu'il faut dresser afin qu'il prenne une forme humaine. C'est ce qui explique la dureté aujourd'hui incompréhensible des moralisateurs qui a perduré dans certaines théories de puériculture, comme nous le verrons, jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

La période révolutionnaire constitue un moment de grâce. Le chapitre qui lui est consacré explique la puériculture politisée de l'époque qui prétendait libérer l'humanité en commençant par les bébés, emprisonnés dans leurs langes. Des pamphlets inédits sont reproduits qui couvrent tous les aspects de la petite enfance, de l'allaitement jusqu'à la forme des souliers et des sarraus, revus pour leurs conséquences morales et politiques.

Cependant, la sévérité des modes d'élevage d'antan prétendait préparer les enfants à la brutalité de la vie qui les attendait, même si le succès de l'entreprise n'était guère garanti, pas plus qu'aujourd'hui. D'une génération à l'autre, les méthodes éducatives rigoureuses perdurent. Plus rarement, certains parents agissaient délibérément de façon opposée, bienveillante. Érasme corrigeait sa progéniture avec une plume de paon, madame Roland allaitait sa fille avec passion. Les enfants peuvent parfois compter sur les nourrices

Introduction

dévouées qui les aiment silencieusement, comme celle du poète russe Pouchkine qui consacra un poème à sa *Niania, la compagne de ma vie austère* ou celles rendues célèbres par les films américains, tels que *Mary Poppins* ou *La mélodie du bonheur*.

Au fur et à mesure que les savoirs du corps sont codifiés par des médecins qui acquièrent des titres de noblesse, la puériculture populaire s'élabore et se développe, surtout avec l'extension de l'alphabétisation auprès de la population féminine en Europe à partir du milieu du XIX^e siècle. Nous examinerons ce discours à travers les ouvrages spécialisés destinés à un lectorat peu instruit ainsi que les revues féminines qui disséminent les mêmes messages. Le rapport direct avec les politiques sociales de leur époque et l'idéologie dominante dans les différents grands pays de l'Europe nous a particulièrement intéressés : la France, bien sûr, mais aussi l'URSS après la révolution bolchevique et l'Allemagne nazie. Les relations houleuses entre le féminisme et la maternité seront également décrites avec leurs conséquences sur la petite enfance.

À cette analyse plutôt textuelle de l'histoire des bébés, nous avons voulu ajouter un regard tout à fait inédit : la sociologie de la layette. Le costume traduit au mieux les coutumes d'une société donnée ; ce qui se porte aussi près du corps en devient son double social. La mode, en dépit de son côté éphémère, fait de même en plus accéléré et traduit plus encore ses contradictions internes.

Les penseurs anciens sur l'enfance comme les pédiatres ont immanquablement consacré un chapitre à ce qu'on appelait la « vêtue », considérée comme une partie essentielle des soins médicaux immédiats des nourrissons. Ambroise Paré au XVI^e siècle, François Mauriceau, l'accoucheur des maîtresses de Louis XIV et Baudelocque entre autres ont composé de doctes traités sur l'habillement de la petite enfance, en particulier sur l'emballotement, le fameux maillot qui se pratiquait depuis l'Antiquité. Nous aurons l'occasion de le décrire en détail.

Des débats furieux autour de la layette s'en sont ensuivis jusqu'aux années 1930. Plus qu'une histoire de barboteuses et de travaux de dames, ce sont des véritables camps politico-médicaux qui se confrontent.

Les formes de la première layette paraissent immuables, et c'est une des raisons pour lesquelles les historiens de la mode ne l'ont

quasiment jamais étudiée jusqu'ici. Ses composantes ont été à peu près les mêmes depuis des millénaires. Ce sont surtout des gestes vestimentaires où se fondent des pratiques magiques dans un contexte de mortalité infantile exponentielle : la majorité des bébés mouraient avant d'avoir atteint leur premier anniversaire. C'est pourquoi le besoin de protéger, couvrir, couvrir le nouveau-né est à l'origine de tout vêtement destiné au bébé. L'emmaillotement à l'ancienne, avec ses bandes serrées, ressemble en tout point à la façon rituelle dont les Égyptiens recouvraient les cadavres qu'ils momifiaient. Ces pratiques sont antiques, l'une comme l'autre. Peut-être même sont-elles liées : la mort physique chez les Égyptiens n'était qu'une préparation à une vie plus importante dans l'au-delà. De même qu'un bébé, dans sa chrysalide, n'est que la larve de l'être pleinement humain qu'il deviendra. L'un et l'autre ont besoin de continuer le processus de la gestation dans un cocon social afin de naître à nouveau à la communauté à laquelle il se destine.

L'emmaillotement serré, inconfortable, avait des côtés pratiques indéniables et permettait de minimiser le travail associé aux soins d'un bébé. Abandonné pour la journée quand la paysanne partait travailler aux champs, ficelé dans un berceau sous la surveillance d'une gamine, le bébé exigeait ainsi un minimum d'attentions, même s'il hurlait à en perdre la voix, exercice jusqu'à récemment considéré comme bénéfique pour le développement des poumons.

La layette représente toutes les émotions contradictoires que suscite un bébé, même malvenu. D'un côté, la brutalité d'une coutume millénaire ; de l'autre, la tendresse associée aux petits vêtements portés en dessous, à même la peau. La layette est le cocon des nourrissons, avec toutes les parties qui le composent ; elle est l'œuvre de celles qui, depuis des millénaires, la cousent et la surfilent. Telles les Parques, les aïeules perpétuaient par une série de gestes précis la notion de filiation et de continuité pour une génération qu'elles ne devaient pas voir grandir. Puis les mères, à l'aube de leur maternité, continuaient à fabriquer hors utérus ce bébé dont elles avaient assuré les premiers neuf mois. Ces petits vêtements récurrents à travers les siècles s'inscrivent, par leur intemporalité, dans l'éternité : les brassières, les cache-maillots, les chemises ont pourtant leur histoire, leurs couleurs, leurs façons de se nouer, de tenir le bébé. La layette en vérité est à la fois un domaine familier et méconnu ; elle

Introduction

désigne les seuls véritables vêtements d'amour dans l'histoire du costume.

À partir de la marche, les habits portés par les grands bébés sont tributaires des courants qui traversent la mode adulte d'une époque donnée. C'est la phase intermédiaire de la robe, qui précède l'habit de l'enfant physiquement autonome, une réduction du modèle porté par les grandes personnes. Comme pour tous les éléments de l'histoire du costume, cette seconde layette, portée pendant trois à quatre années, traduit ou trahit tout l'éventail des contradictions de la société qui les produit. Le libéralisme anglais à la fin du XVIII^e siècle ou dans les années 1960 a certainement libéré les enfants des contraintes de vêtements étriqués. Marie-Antoinette, mère éclairée même si ailleurs le jugement lui fit défaut, revendique son adhésion aux théories de Rousseau. Dans le fameux portrait de Vigée-Lebrun, elle tient un bébé qui gigote sur ses genoux, et non une momie en miniature comme son père ou même son grand frère au même âge. Notons que le dauphin est déjà un vaillant petit sans-culotte : il arbore le pantalon des matelots. La nursery à Versailles, du moins, était philosophiquement d'avant-garde. Une société s'exprime effectivement dans les détails les plus inattendus qui véhiculent ses contradictions internes. Faut-il s'étonner, le vêtement de la petite enfance et plus encore la puériculture, à l'entre-deux-guerres, reflètent les complexités du projet idéologique dominant de l'époque, le fascisme, puis le nazisme.

Au cours du XIX^e siècle, l'emmaillotement rigide s'adoucit, composé de langes plus larges, qui permettent au bébé une certaine mobilité. Cette pratique est recommandée régulièrement par les plus grandes autorités dans les livres de puériculture jusqu'au milieu des années 1960. Nous assistons actuellement à sa résurgence : cette tendance fait partie d'un mouvement qui se voudrait écologique, traditionaliste, et comprend l'accouchement à domicile ainsi qu'un retour aux couches lavables.

La société préindustrielle habillait ses nourrissons de façon quasi identique d'une génération à l'autre. Il y a moins de différences entre des bébés vivant durant le règne de Néron ou Louis XIV qu'avec bébé qui a vu le jour en 1975 et sa petite sœur née dans les années 1990. C'est bien pourquoi ces pratiques vestimentaires anciennes sont réunies dans un grand chapitre. Depuis, le temps s'est fragmenté en s'accéléralant.

Autrefois, les liens entre la layette, la puériculture, les tendances sociales et politiques étaient inextricables ; les rituels du costume du bébé retraçaient les étapes de sa socialisation. Ce n'est plus du tout le cas à présent. Le vêtement est aujourd'hui presque toujours le premier des cadeaux qu'on offre pour accueillir une naissance, ce qui reflète bien les tendances de consommation actuelles, centrée sur le paraître. Jamais on n'a fabriqué et porté autant d'habits, d'accessoires, comme le double d'un corps à jamais insatisfait de sa pauvre carapace

La layette d'autrefois n'a pas de place dans la perception contemporaine du nourrisson. Elle est toujours hors mode, bien qu'elle incorpore dans son trousseau de nouveaux éléments typiques de son époque. Ainsi l'adoption généralisée du fichu croisé au XVIII^e siècle, porté encore au milieu du XX^e, tout comme le burnous lancé durant la mode des crinolines. La fameuse brassière à nœuds, toujours en vente aujourd'hui, a ses origines dans le costume médiéval tardif. Les petites bottes montantes et rigides que tous les bébés européens au début de la marche portaient jusqu'au milieu des années 1980 sont identiques à celles de leurs aïeux, cent cinquante ans auparavant. Rien ne se perd dans le costume de la petite enfance.

Les rapports entre celui-ci et la mode adulte sont souvent un effet de circonstance, ce qu'une recherche de rentabilité devait changer. Dès que la layette commence à être fabriquée industriellement pour un marché qui dispose de plus d'argent liquide, de nouveaux concepts vestimentaires sont introduits. C'est au début du XX^e siècle que le bébé commence à devenir une sorte d'accessoire vivant de ses parents, tendance qui n'a cessé de s'amplifier pour atteindre des sommets aujourd'hui. Le milieu d'origine d'un bébé se déchiffre à partir du style (et non du prix) de sa layette : tout le spectre politique et social s'y reflète. À Paris, les bébés vêtus en chemisier brodé, en teintes pastel et en smocks, habitent généralement le VII^e arrondissement ou South Kensington à Londres. Le petit enfant issu des lofts de Montreuil, Shoreditch outre-Manche ou encore avenue B. à Manhattan, est aussi branché que ses parents. Il fait partie des *must* des géniteurs à la mode, celui qu'on emmène à toute heure au restaurant, dans les vernissages et les fêtes, porté dans un foulard « écologique », lavable en machine ou dans une coque qui paraît dérivée des sièges destinés

Introduction

aux engins spatiaux. Immortalisée en continu par des appareils numériques, l'image du bébé occidental moderne court sur Internet à toute allure. La phase du miroir se réaliserait-elle aujourd'hui sur l'écran des téléphones portables brandis à chaque instant par des parents ébahis ?

Quelle sera l'histoire des bébés de l'avenir et comment seront-ils élevés ? À la tolérance taxée de laxisme pour les rythmes de vie du bébé des dernières trente années succède un courant plus rigoriste et disciplinaire porté par ces *Tiger Mothers*¹ ultra-ambitieuses sur le modèle de l'immigration chinoise aux États-Unis. L'omniprésente hantise de l'échec financier et social des parents semble être momentanément compensée par un investissement massif dans le petit enfant, devenu la mascotte et le faire-valoir de ses géniteurs en pleine confusion. Son entrée forcée dans l'arène publique se signale par une layette inscrite dans les courants de la mode, avec ses fastes et sa splendeur ambiguë.

1. Amy Chua : *L'Hymne de bataille des Mères-tigre* (traduit de l'américain), Paris, Flammarion, 2011.

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EUCN000327.N001
Dépôt légal : juin 2012